

Le vent raconte l'histoire de Waldemar Daa et de ses filles

Le vent passe sur l'herbe, et une ondulation la parcourt comme l'eau ; il passe sur le champ de blé, et celui-ci s'agite comme la mer. Ainsi danse le vent. Écoute ses récits ! Il les chante, et sa voix résonne différemment : dans la forêt d'une façon, dans les lucarnes, les fentes et les fissures des murs d'une autre. Vois-tu comment il chasse à travers le ciel les nuages, tels des troupeaux de moutons ?

Entends-tu comment il hurle dans les portes ouvertes, tel un gardien sonnante du cor ? Et comme il bourdonne étrangement dans la cheminée, en faisant irruption dans l'âtre ! La flamme jaillit et se disperse en étincelles, illuminant les coins reculés de la pièce, et l'on est bien au chaud, tranquillement assis ici à l'écouter. Qu'il soit le seul à raconter ! Il connaît plus de contes et d'histoires que nous tous réunis. Écoute donc, il commence son récit !

« Ouh-ouh-ouhou ! Vole plus loin ! » — telle est sa ritournelle.

— Sur la rive du Grand Belt se dresse un vieux château aux épaisses murailles rouges, commença le vent. Je connais là chaque pierre, je les ai toutes vues alors qu'elles étaient encore enchâssées dans les murs du château de Marek Stig. Le château fut abattu, et les pierres furent de nouveau utilisées ; on en éleva de nouvelles murailles, un nouveau château, ailleurs — dans le domaine de Borreby, où il se tient encore aujourd'hui.

J'ai connu aussi les nobles maîtres et maîtresses du château ; bien des générations se sont succédé sous mes yeux. Maintenant, je vais vous parler de Waldemar Daa et de ses filles !

Il portait haut la tête — le sang royal coulait dans ses veines. Et il savait non seulement chasser le cerf et vider les coupes, mais aussi quelque chose de mieux, et quant à savoir quoi exactement — « nous verrons bien », disait-il.

Son épouse, vêtue d'une robe de brocart, foulait avec fierté le sol mosaïqué étincelant. Les tentures des murs étaient somptueuses, les meubles sculptés avec élégance avaient coûté cher. Madame avait apporté en dot beaucoup de vaisselle d'or et d'argent. Dans les caves était entreposée de la bière allemande — tant qu'il y avait encore quelque chose à entreposer là-bas. Dans les écuries hennissaient des chevaux noirs soigneusement entretenus. On vivait richement au château de Borreby — tant que durait la richesse.

Les maîtres avaient aussi des enfants, trois jeunes filles délicates : Ida, Johanna et Anna Dorthea. Je me souviens encore de leurs noms.

C'étaient des gens riches, nobles, nés et élevés dans le luxe. Ouh-ouh-ouhou ! Vole plus loin ! — chanta le vent, poursuivant son récit : — Ici, je n'ai jamais vu, comme dans d'autres vieux châteaux, une noble dame assise avec ses demoiselles dans la grande salle derrière un rouet. Non, elle jouait du luth sonore et chantait, et pas seulement de vieilles chansons danoises, mais aussi des chants étrangers, en d'autres langues. Ici, l'on recevait des hôtes et l'on festoyait ; les invités arrivaient de lieux lointains et proches, la musique tonnait, les verres tintaient, et même moi je n'avais pas la force de les couvrir ! Ici, l'orgueil faisait parade avec éclat et fracas ; ici, il y avait des seigneurs, mais point de joie.

C'était une soirée de mai, poursuivit le vent. Je venais de l'ouest. J'avais vu des navires se briser contre la côte du Jutland, j'avais traversé la lande de bruyère et le rivage boisé et vert, essoufflé et haletant, j'avais grondé au-dessus de l'île de Fionie et du Grand Belt, et je ne m'étais apaisé qu'aux rives de la Seeland, près de Borreby, dans une magnifique forêt de chênes — qui existait encore alors.

Des garçons des villages voisins erraient dans la forêt et ramassaient du bois mort et des branches, les plus grosses et les plus sèches. Ils retournaient avec elles au village, les empilaient, y mettaient le feu et se mettaient à danser autour en chantant. Les filles ne restaient pas en retard sur les garçons.

Je restais immobile, racontait le vent, soufflant doucement seulement sur une branche posée par le plus beau des garçons. Elle s'enflamma, brûla plus vivement que toutes les autres, et le garçon fut nommé roi de la fête ; il choisit parmi les filles sa reine. Quelle liesse et quelle joie — bien plus que dans le riche château seigneurial de Borreby !

Cependant, une voiture dorée attelée de six chevaux s'approchait du château. À l'intérieur se trouvaient la dame et ses trois filles, trois fleurs tendres, jeunes et ravissantes : une rose, un lys et un pâle jasmin. La mère elle-même ressemblait à une tulipe opulente et ne répondait à aucune révérence, à aucun salut par lesquels les paysans, ayant interrompu leur jeu, l'accueillaient. La tulipe semblait craindre de briser sa tige fragile.

« Et vous, rose, lys et pâle jasmin, — oui, je les ai vues toutes les trois, — de qui serez-vous les reines ? pensai-je. Votre roi sera un fier chevalier, ou peut-être même un prince ! » Ouh-ouh-ouhou ! Vole plus loin ! Vole plus loin !

Ainsi, la voiture passa, et les paysans reprirent leur danse. La dame effectuait sa tournée estivale dans ses domaines — Borreby, Tjæreby, tous les villages environnants.

Et durant la nuit, lorsque je me levai, poursuivit le vent, la noble dame s'alita pour ne plus se relever. Il lui advint ce qui arrive à tous les humains, rien de nouveau. Valdemar Daa resta quelques minutes grave et songeur. L'arbre fier se courbe mais ne rompt pas, pensa-t-il. Les filles pleuraient, les domestiques aussi essuyaient leurs yeux avec des mouchoirs. Madame Daa se hâta de quitter ce monde, et moi aussi je volai plus loin ! Ouh-ouh-ouhou ! dit le vent.

Je revins en arrière — je revenais souvent — traversant l'île de Fionie et le Grand Belt, et je m'étendis sur le rivage marin à Borreby, près de la magnifique forêt de chênes. Là, des pygargues, des ramiers, des corneilles bleues et même des cigognes noires faisaient leurs nids. C'était le début du printemps. Certains oiseaux couvaient encore leurs œufs, d'autres avaient déjà fait éclore leurs petits. Ah, comme volaient, comme criaient les bandes d'oiseaux ! Dans la forêt retentissaient les coups de hache, les chênes étaient condamnés à être abattus. Valdemar Daa projetait de construire un coûteux navire — un vaisseau de guerre à trois ponts, que le roi avait promis d'acheter. Voilà pourquoi l'on abattait la forêt — ce repère des marins, ce refuge des oiseaux. Des pies-grièches effrayées tournoyaient en cercles — leurs nids avaient été dévastés. Les pygargues et autres oiseaux forestiers perdaient leurs demeures. Comme affolés, ils tourbillonnaient dans les airs, criant de peur et de colère. Je les comprenais. Et les corbeaux et les choucas criaient fort et moqueusement : « Ruine ! Hors du nid ! Ruine ! Ruine ! »

Au milieu de la forêt, près de l'équipe de bûcherons, se tenaient Valdemar Daa et ses trois filles. Tous riaient des cris sauvages des oiseaux, tous sauf la plus jeune, Anna Dorthea. Elle avait pitié des oiseaux, et lorsqu'il fut question d'un chêne à demi desséché, sur les branches nues duquel nichait un couple de cigognes noires avec leurs petits déjà éclos, elle demanda, les larmes aux yeux, de ne pas abattre l'arbre, et le chêne fut épargné pour la cigogne noire — valait-il la peine de discuter pour un seul arbre !

Puis commença le sciage et l'abattage — on construisait le navire à trois ponts. Le constructeur lui-même n'était pas de noble extraction, mais c'était un homme d'âme noble. Ses yeux et son front trahissaient son intelligence, et Valdemar Daa écoutait volontiers ses récits. La jeune Ida, l'aînée des filles, âgée de quinze ans, les écoutait aussi avec ravissement. Cependant, tandis que le constructeur bâtissait le navire pour Valdemar Daa, il érigeait aussi pour lui-même un château en Espagne, où lui et Ida étaient assis côte à côte, comme mari et femme. Cela se serait ainsi réalisé si son château avait eu des murs de pierre, des remparts et des

fossés, une forêt et un jardin. Mais où un moineau oserait-il se mêler à la danse des grues ! Si intelligent que fût le jeune constructeur, il n'en restait pas moins un pauvre homme. Ouh-ouh-ouhou ! Je me suis enfui, et lui aussi s'est enfui — il n'osait plus rester là, et Ida se résigna à son destin, que pouvait-elle faire d'autre ?...

Dans les écuries hennissaient les chevaux noirs, ils méritaient qu'on les regarde, et on les regardait. L'amiral, envoyé par le roi lui-même pour inspecter et acheter le nouveau navire de guerre, admirait bruyamment ces fougueux destriers. J'ai tout bien entendu, car je suis entré derrière les seigneurs par les portes ouvertes et j'ai répandu sous leurs pieds de la paille dorée, racontait le vent. Valdemar Daa voulait obtenir de l'or, et l'amiral désirait les chevaux noirs ; c'est pourquoi il les louait tant. Mais on ne le comprit pas, et l'affaire n'aboutit point. Le navire resta tel quel, immobile sur le rivage, recouvert de planches — une arche de Noé qui ne devait jamais prendre la mer. Ouh-ouh-ouhou ! Vole plus loin ! Vole plus loin ! C'était triste à voir !

En hiver, lorsque la terre gisait sous la neige, les glaces flottantes obstruaient tout le Belt, et je les poussais vers le rivage, disait le vent. En hiver arrivaient des bandes de corneilles et de corbeaux, les uns plus noirs que les autres. Les oiseaux se posaient sur le navire abandonné, mort et solitaire, qui se dressait sur la rive, et croassaient rauquement au sujet de la forêt sacrifiée, des nids précieux dévastés qui leur étaient chers, des vieux oiseaux sans abri et des jeunes sans foyer, et tout cela pour cette majestueuse ferraille — ce fier navire qui ne devait jamais prendre la mer.

Je soulevai un tourbillon de neige, et la neige se déposa autour du navire et le recouvrit, telle une tempête de vagues déchaînées. Je lui fis entendre ma voix et la musique de l'orage. Ma conscience est pure : j'ai fait mon devoir, je l'ai initié à tout ce qu'un navire doit savoir. Ouh-ouh-ouhou ! Vole plus loin !

L'hiver passa aussi. L'hiver et l'été passent, comme je passe moi-même, comme passe la neige, comme tombent

la fleur du pommier et les feuilles tombent. Vole plus loin ! Vole plus loin ! Vole plus loin ! Il en est de même avec les hommes...

Mais les filles étaient encore jeunes. Ida continuait à fleurir comme une rose, tout comme au temps où le constructeur de navires l'admirait. Je jouais souvent avec ses cheveux blonds dénoués lorsqu'elle se tenait songeuse sous le pommier du jardin, sans remarquer que je la couvrais de fleurs. Elle regardait le petit soleil rouge et le ciel doré qui transparaissait entre les arbres sombres et les buissons.

Sa sœur, Johanna, était comme un lys élancé et brillant ; elle était fière et hautaine, avec une taille aussi fine que celle de sa mère. Elle aimait entrer dans la grande salle où étaient accrochés les portraits des ancêtres. Les nobles dames y étaient représentées vêtues de robes de velours et de soie, coiffées de bonnets brodés de perles qui recouvraient leurs cheveux tressés en nattes. Comme elles étaient belles ! Leurs époux portaient des armures d'acier ou de riches manteaux doublés de fourrure d'écureuil, ornés de hauts cols bleus dressés. Ils ne portaient pas leurs épées dans le bas du dos, mais à la hanche. Où serait un jour accroché le portrait de Johanna, à quoi ressemblerait son noble époux ? Voilà à quoi elle pensait, voilà ce que murmuraient silencieusement ses lèvres. Je l'ai entendu lorsque j'ai fait irruption dans la salle par le long couloir et, après m'être retourné, me suis élancé en sens inverse.

Anna Dorthée, encore une fillette de quatorze ans, était calme et rêveuse. Ses grands yeux bleus comme la mer regardaient avec sérieux et tristesse, mais sur ses lèvres voltigeait un sourire enfantin. Je ne pouvais pas le souffler, et je ne le voulais pas.

Je rencontrais souvent Anna Dorthée au jardin, sur le chemin et dans les champs. Elle cueillait des fleurs et des herbes utiles à son père : il en préparait des breuvages et des gouttes. Valdemar Doo était non seulement arrogant et fier, mais aussi savant. Il savait beaucoup de choses. Tout le monde le voyait, tout le monde en chuchotait. Le feu brûlait dans sa cheminée même en été, et la porte restait fermée à clé. Il passait jours et nuits enfermé, mais n'aimait pas parler de son travail. Les forces de la nature doivent être éprouvées dans le silence. Bientôt, très bientôt, il trouverait la chose la meilleure, la plus précieuse — l'or pur.

C'est pourquoi la fumée s'échappait de la cheminée, c'est pourquoi les flammes y crépitaient et flamboyaient. Oui, oui, on ne s'en est pas passé sans moi, racontait le vent. « Ça viendra, ça viendra ! grondais-je dans le conduit. Tout s'envolera en fumée, en suie, en cendre, en poussière. Tu te consumeras ! Hou-hou-hou ! Vole plus loin ! Vole plus loin ! » Valdemar Doo persistait dans son idée.

Où donc étaient passés les magnifiques chevaux des écuries ? Où était passée l'ancienne vaisselle d'or et d'argent des armoires ? Où étaient passées les vaches des champs, tous les biens et la propriété ? Oui, tout cela pouvait être fondu ! Fondu dans un creuset d'or, mais sans obtenir d'or.

Les celliers, les caves et les greniers devinrent vides. Les hommes diminuèrent, les souris augmentèrent. Une vitre éclaterait ici, se fêlerait là, et il n'était plus nécessaire pour moi d'entrer obligatoirement par la porte, racontait le vent. Là où

une cheminée fume, on prépare de la nourriture, or ici fumait une cheminée qui dévorait toute la nourriture au nom de l'or pur.

Je rugissais aux portes de la forteresse comme un gardien soufflant dans son cor, mais il n'y avait plus de gardien, racontait le vent. Je faisais tourner la girouette de la tour, et elle grinçait comme si un gardien ronflait sur la tour, mais il n'y avait plus de gardien non plus — seulement des rats et des souris. La misère mettait le couvert, la misère s'était installée dans les armoires à vêtements et les buffets, les portes arrachaient leurs gonds, des fissures et des fentes apparaissaient partout, j'entrais et sortais librement, racontait le vent, c'est pourquoi je sais comment tout s'est passé.

À cause de la fumée et de la cendre, des soucis et des nuits sans sommeil, la barbe et les tempes du maître de Borreby blanchirent, son visage jaunît et se creusa de rides, mais ses yeux continuaient à briller dans l'attente de l'or, de l'or désiré.

Je lui soufflais de la fumée et de la cendre au visage et dans la barbe. Au lieu de l'or apparurent les dettes. Je sifflais dans les fenêtres brisées et les fentes, je soufflais dans les coffres des filles où gisaient leurs robes décolorées et usées — il fallait les porter sans fin, sans changement. Oui, ce n'était pas une telle chanson qu'on avait chantée aux jeunes filles au-dessus de leur berceau ! La vie seigneuriale était devenue une vie de malheur. Moi seul y chantais à plein gosier ! racontait le vent. Je recouvris tout le château de neige — on dit que sous la neige il fait plus chaud. On ne pouvait plus trouver de bois de chauffage, la forêt avait été abattue. Et le gel craquait. Je me promenais dans tout le château, je m'engouffrais dans les lucarnes et les passages, je gambadais sur le toit et les murs. Les filles de haute naissance se cachèrent du froid dans leurs lits, le père se glissa sous une couverture de fourrure. Ni nourriture, ni bois de chauffage — quelle vie seigneuriale ! Hou-hou-hou ! Vole plus loin ! Ça viendra, ça viendra ! Mais monsieur Doo n'en avait pas assez.

« Après l'hiver viendra le printemps, disait-il. Après la détresse viendra l'aisance. Il faut seulement attendre un peu, attendre. La propriété est engagée, maintenant est le moment où l'or doit apparaître, et il apparaîtra pour la fête. »

Je l'entendis chuchoter à l'araignée : « Toi, petit tisserand diligent, tu m'enseignes la persévérance. Si l'on déchire ta toile, tu recommences depuis le début et tu mènes ton ouvrage jusqu'à la fin. Si l'on la déchire encore, tu reprends aussitôt, sans perdre courage, ton travail. Depuis le début, depuis le début ! Ainsi faut-il faire ! Et finalement tu seras récompensé. »

Mais voici venu le premier jour de Pâques. Les cloches sonnèrent, le soleil joua dans le ciel. Valdemar Doo travailla fiévreusement toute la nuit, faisant bouillir,

refroidir, mélanger, sublimer. J'entendis ses soupirs de désespoir, j'entendis ses prières, j'entendis comment il retenait son souffle. Sa lampe s'éteignit — il ne le remarqua pas. Je ranimai les braises, elles projetèrent une lueur rouge sur son visage pâle comme de la craie, aux yeux profondément enfoncés. Et soudain ses yeux s'élargirent de plus en plus, semblant prêts à sortir de leurs orbites.

Regardez dans le vase de l'alchimiste ! Quelque chose y scintille. Cela brûle comme de la braise, pur et lourd... Il soulève le vase d'une main tremblante, il s'exclame d'une voix tremblante : « De l'or ! De l'or ! » La tête lui tourna, j'aurais pu le faire tomber d'un seul souffle, racontait le vent, mais je me contentai de souffler sur les braises et le suivis dans la chambre où ses filles grelottaient. Son pourpoint, sa barbe, ses cheveux ébouriffés étaient couverts de cendre. Il se redressa et éleva haut le trésor contenu dans le fragile récipient. « J'ai trouvé ! J'ai obtenu ! De l'or ! » cria-t-il en leur tendant le vase qui étincelait au soleil, mais alors sa main trembla, le vase tomba sur le sol, volant en mille éclats. La dernière bulle de savon de l'espoir éclata... Hou-hou-hou ! Vole plus loin ! Et je m'envolai hors du château de l'alchimiste.

Tard en automne, lorsque les jours raccourcissent et que le brouillard arrive avec son chiffon mouillé pour essorer des gouttes sur les baies et les branches nues, je revins frais et vigoureux, aérant et balayant le ciel des nuages, et au passage cassant quelques branches pourries — un travail pas bien grand, mais quelqu'un devait bien le faire. Dans le château de Borreby aussi régnait la propreté, comme si l'on avait balayé, mais d'une autre manière. L'ennemi de Valdemar Doo, Ove Ramel de Basnæs, arriva avec l'acte d'engagement de la propriété : désormais le château et tous les biens lui appartenaient. Je frappais contre les fenêtres brisées, claquais les portes vétustes, sifflais dans les fentes et les trous : « Hou-hou-hou ! Que monsieur Ove n'ait pas envie de rester ici ! » Ida et Anna Dorthée fondirent en larmes amères ; Johanna se tenait debout, fièrement redressée, pâle, s'étant mordu le doigt jusqu'au sang. Mais à quoi bon ! Ove Ramel permit à monsieur Doo de vivre dans le château jusqu'à sa mort, mais on ne lui en dit même pas merci. J'ai tout entendu, j'ai vu comment le noble sans domicile releva fièrement la tête et se redressa. Alors je frappai avec une telle force le château et les vieux tilleuls que je brisai une branche épaisse et nullement pourrie. Elle tomba près de la porte et resta là, comme un balai, au cas où il faudrait balayer quelque chose. Et l'on balaya — les anciens propriétaires.

Ce fut un jour lourd, une heure amère, mais ils étaient déterminés et ne courbèrent pas l'échine. Il ne leur restait rien, sauf ce qu'ils portaient sur eux, ainsi que le nouveau vase acheté, dans lequel ils ramassèrent du sol les restes du trésor qui avait tant promis mais n'avait rien donné. Valdemar Doo le cacha contre sa

poitrine, prit un bâton à la main, et voilà que l'ancien riche propriétaire du château sortit de Borreby avec ses trois filles. Je rafraîchis de mon souffle ses joues brûlantes, caressai sa barbe et ses longs cheveux gris, et chantai comme je pus : « Hou-hou-hou ! Vole plus loin ! Vole plus loin ! »

Ida et Anna Dorthée marchaient aux côtés de leur père ; Johanna, en franchissant la porte, se retourna. Pourquoi ? Car le bonheur ne se retourne pas. Elle regarda les murs rouges édifiés avec les pierres du château de Marek Stig, et se souvint de ses filles. Et l'aînée, prenant la plus jeune par la main, partit errer avec elle à travers le monde.

Johanna se souvint-elle de cette chanson ? Ici il y avait trois exilées, et un quatrième — le père. Et ils s'en allèrent péniblement sur la route,

par laquelle, autrefois, ils allaient en carrosse, ils se traînèrent jusqu'aux champs de Smidstrup, vers une misérable mesure qu'ils avaient louée pour dix marks par an, — nouvelle demeure seigneuriale, murs vides, vaisselle vide. Les corbeaux et les choucas volaient au-dessus d'eux et criaient moqueusement : « Ruine ! Ruine ! Faillite ! Ruine ! » — comme criaient les oiseaux dans la forêt de Borreby lorsque les arbres tombaient sous les coups des haches.

Monsieur Do et ses filles comprenaient parfaitement ces cris, bien que je leur soufflasse de toutes mes forces dans les oreilles — valait-il la peine d'écouter ?

Ainsi entrèrent-ils dans la mesure, tandis que moi je filai au-dessus des marais et des champs, au-dessus des buissons dépouillés et des forêts dévêtues, vers la mer ouverte, vers d'autres pays. Hou-houhou ! Vole plus loin ! Vole plus loin ! Et ainsi d'année en année.

Qu'est-il donc advenu de Valdemar Do, qu'est-il advenu de ses filles ? Le vent raconte :

— La dernière que j'ai vue fut Anna Dorthée, l'hyacinthe pâle, — elle était déjà une vieille femme voûtée, car cinquante années entières s'étaient écoulées. Elle avait survécu à tous et savait tout.

Sur la lande de bruyère, près de la ville de Viborg, se dressait une nouvelle et belle maison pastorale — murs rouges, pignon crénelé. De la cheminée s'échappait une épaisse fumée. La douce épouse du pasteur et ses belles filles étaient assises près de la fenêtre et regardaient par-dessus les buissons d'épines du jardin vers la lande brune. Que voyaient-elles donc ? Elles voyaient un nid de cigogne accroché au toit d'une cabane à demi écroulée. Tout le toit était couvert de mousse et d'ail sauvage, et ce n'était pas tant le toit qui couvrait la cabane que le nid de cigogne. Et lui seul était entretenu — le cigogne lui-même le maintenait en ordre.

On ne pouvait que regarder cette cabane, surtout pas y toucher ! Même moi, je devais y souffler avec prudence ! — racontait le vent. — C'est uniquement pour le nid de cigogne qu'on laissait sur la lande une telle ruine ; sinon, on l'aurait depuis longtemps abattue. La famille du pasteur ne voulait pas chasser le cigogne, et ainsi la cabane restait debout, habitée par une pauvre vieille femme. Elle devait son refuge à l'oiseau égyptien, ou peut-être était-ce l'inverse : le cigogne lui devait le fait qu'elle avait autrefois pris la défense du nid de son frère noir, qui vivait dans la forêt de Borreby. En ce temps-là, la vieille mendiante était un enfant tendre, un hyacinthe pâle issu d'un jardin de fleurs nobles. Anna Dorthée se souvenait de tout.

« Oh-hélas ! — Oui, les humains soupirent comme le vent dans les roseaux et les carex. — Oh-hélas ! Aucune cloche n'a sonné sur ta tombe, Valdemar Do ! Aucun pauvre écolier n'a chanté lorsque le maître sans abri de Borreby fut descendu en terre !... Oui, tout, absolument tout arrive à sa fin, même le malheur !... Ma sœur Ida a épousé un paysan. Ce fut là le coup le plus cruel porté à notre père... Le mari de sa fille — un misérable serf que le seigneur peut mettre aux ceps. Lui aussi, maintenant, repose probablement sous terre, ainsi que ma sœur Ida. Oui, oui ! Seule moi, la pauvre, le destin ne m'envoie point de fin ! »

Ainsi parlait Anna Dorthée dans la misérable cabane, qui ne tenait debout que grâce au cigogne.

Eh bien, quant à la plus robuste et la plus courageuse des sœurs, c'est moi-même qui m'en suis occupé ! — poursuivit le vent. — Elle revêtit un costume qui lui convenait mieux : elle se déguisa en garçon et s'engagea comme matelot sur un navire. Elle était avare de paroles, rude d'apparence, mais ne fuyait jamais la tâche ; seulement, elle ne savait pas grimper. Alors je la soufflai dans l'eau avant qu'on n'eût découvert qu'elle était femme, — et j'eus bien raison !

C'était le premier jour de Pâques, tout comme alors quand Valdemar Do crut avoir reçu de l'or, et j'entendis, sous le toit où se trouvait le nid de cigogne, un chant, le dernier chant d'Anna Dorthée.

Dans la cabane, il n'y avait même pas de fenêtre, mais simplement une ouverture ronde dans le mur. Tel un pépite d'or, le soleil se leva et remplit la cabane. Quelle splendeur ! Les yeux d'Anna Dorthée ne purent le supporter, son cœur non plus. Pourtant, le soleil n'y était pour rien ; s'il ne l'avait pas illuminée ce matin-là, la même chose serait arrivée.

Grâce au cigogne, Anna Dorthée eut un toit au-dessus de sa tête jusqu'au dernier jour de sa vie. J'ai chanté aussi bien sur sa tombe que sur celle de son père ; je sais où se trouvent l'une et l'autre, et personne, sauf moi, ne le sait.

Maintenant sont venus des temps nouveaux, d'autres temps ! L'ancienne route royale aboutit désormais à un champ clôturé, une nouvelle passe sur les tombes, et bientôt un train y filera, traînant derrière lui une file de wagons et grondant au-dessus des sépultures, aussi oubliées que les noms. Hou-houhou ! Vole plus loin !

Voilà toute l'histoire de Valdemar Do et de ses filles. Raconte-la mieux, toi qui le peux ! — conclut le vent, et il tourna vers un autre côté.

Et sa trace disparut.